INCULTE

pute vierge

DOMINIQUE SIGAUD

PUTE VIERGE

DE LA MÊME AUTEURE

LA FRACTURE ALGÉRIENNE, Calmann-Lévy, "Questions d'actualité", 1991.
L'HYPOTHÈSE DU DÉSERT, Gallimard, 1996.
LA VIE, LÀ-BAS, COMME LE COURS DE L'OUED, Gallimard, 1997.
BLUE MOON, Gallimard, 1998.
LA PART BELLE, Gallimard Jeunesse, "Frontières", 1999.
DE CHAPE ET DE PLOMB, Gallimard, 2002.
THE DARK SIDE OF THE MOON, Actes Sud, "Domaine français", 2004.
AIMÉ, Actes Sud, "Domaine français", 2005.
L'INCONFORT DES ORDURES, Actes Sud, "Babel noir", 2006.
LA CORPULENCE DU MONDE, Seuil, "Cadre rouge", 2008.
CONTE D'EXPLOITATION, Actes Sud, "Actes noirs", 2011.
FRANZ STANGL ET MOI, Stock, "La bleue", 2011.
LE PIÈGE DES LOUPS, LES 175 MAISONS DE LA GESTAPO EN FRANCE, Stock, 2012.
PARTIR, CALCUTTA, Verdier, 2014.
TENDRES RUMEURS, Sonneur, 2015.
DANS NOS LANGUES, Verdier, 2018.
LA MALÉDICTION D'ÊTRE FILLE, Albin Michel, 2019.
PEAU D'ÂNE ET L'OGRE, Albin Michel, 2021.
PERDRE LA MAIN, Globe, 2024.

© inculte, 2026
ISBN 978-2-330-22801-9

DOMINIQUE SIGAUD

PUTE VIERGE

Éditions inculte

Avoir un corps ;
en faire le récit, quelques fragments de récit de corps ;
le mien.

Dans ce récit il y a deux scènes, deux hommes, deux lieux. Une chambre, un chemin. Deux mains.
L'une à mon cul nu et baissé, fessant. L'autre à l'intérieur de mon sexe allant et venant ; dedans.
La même année. Mes seize ans.
Sans y être invitées.

La scénographie est basique, rien de sophistiqué, un peu d'espace, de décor, quelques gestes, quelques mots sans doute.
C'est tout ce qu'il en reste, trois ou quatre minutes pour l'un, une ou deux pour l'autre.
La mémoire aura fait en sorte de maintenir à conscience que l'acte eut lieu. Et la forte lumière extérieure les accompagnant l'un et l'autre.
Ce que ces hommes en ont fait, je l'ignore. Le premier est mort il y a quelques années. Du second je ne sais rien, à part ce geste.

C'est peut-être pour ça que du souvenir en a préservé le fragment, qu'un jour cela puisse éclairer si je le désirais quelque chose de ma structure altérée, ces amnésies, sautes d'humeur s'imposant parfois.

La mémoire a gardé le mouvement des mains jusqu'à moi, sur moi, dans moi, leur *point d'impact*. J'aime ce mot, impact, de *im/pingere*, frapper contre, jeter contre. Des gestes masculins jetés contre mon corps adolescent, impact du caillou sur le pare-brise ; la surface de choc est minuscule mais la structure aussitôt altérée, des fissures peuvent se propager, endommager l'ensemble.

Pourquoi alors ne pas avoir *tout* gardé des deux scènes ? Bonne question. [Un instant elle pleure.] Sans doute parce qu'elles étaient attentatoires, que le cerveau pour m'en protéger décida que je n'en sache pas tout, que les gestes et paroles de ces hommes ne restent pas indéfiniment à tapisser dans leur intégralité mon souvenir. Une simple peinture blanche au mur suffira.

J'aime assez cette amnésie à vrai dire, n'avoir rien gardé notamment de ce qu'ils ont dit. Je n'ai pas envie de les entendre, les réentendre encore moins. Ainsi je n'ai pas à être indéfiniment celle dont ils abusent et dont leurs paroles abusent. Je ne le suis pas. Seulement partiellement.
Je sais combien ces hommes agissent sans conscience de ce qu'ils produisent, dans le goût de cette ignorance. Je ne veux pas être, moi, seule, la trace de leur passage.

De ces actes, je n'ai rien dit.

Aujourd'hui c'est différent.
Ce que j'appelle *concurrence des récits*.

Je veux faire le récit de cet effacement dont je fus l'objet.
Remonter à sa source. Le reconsidérer.

Écrire le sexuel, je crois, est le plus difficile.
Le féminin sexuel d'autant plus, tant le récit en a été fait d'avance, mille et cent mille racontés par d'autres, masculins, qui n'en étaient pas mais le décrivaient, le désignaient, le qualifiaient, pute ou continent noir, qu'importe, c'était leur récit, il était central, formait les imaginaires, les images, précédant tout acte.

Écrire le sexuel, de fille davantage encore, de fille pas de femme ; le tout premier, la première fois, très tôt me concernant, avant les abus dont je parle. Est-ce vraiment du sexuel d'ailleurs ou tout autre chose, s'aborder soi mais dotée d'un sexe cette fois, un corps avec un sexe, un creux, des seins, des fesses, quelque chose qui instantanément se transforme au contact de ce premier étranger.
Métamorphose.

Il y a bien eu une première fois en tout cas, très tôt mais consentante, entraînée par les faux récits et fausses images mais consentante, désireuse d'aller à ce territoire à part des sexes, des désirs, des genres, y voir ce qu'on y voit que là, m'y exposer aussi.

J'ai quinze ans, ni force exercée sur moi ni surprise ni menace ni contrainte, j'approche au gré de mon désir, je saute seule de la falaise. De la fadaise aussi. J'ai cru à quinze ans pouvoir m'établir à cet endroit secret du rapport des sexes, le dévoilement de celui masqué dans les pantalons des garçons et le mien masqué également, le surgissement que ça fait – une fois suffit – et dès lors ces deux chairs mises à nu, plus rien n'est similaire ; c'est ce que j'ai voulu sans doute sans rien en savoir, que cela marque la fin d'un état.

Quelque chose à quinze ans, de moi, va vers le sexuel, ce que je suis ne tient pas en place, veut passer outre, s'impatiente ; dans ma vie ça patine, les autres, ça patine, ça n'y est jamais tout à fait, jamais suffisamment, ni les amitiés ni les professeurs ni les luttes ni les discours ni les Zola Flaubert ni la famille encore moins la famille ; quelque chose manque partout de central, un axe, une audace, faute de quoi le monde se fait de plus en plus insaisissable, par instants inassimilable, au pire une chose sans queue ni tête autorisant tous les abus et que rien ne fait tenir vraiment.
Je vais aller vers le sexuel pour abonder dans un autre sens, contraire à cet écrasement, tenter d'échapper, croire que se trouve là ce qui pourra me prémunir, me consoler, et en quelque sorte ça y est, il y a à cet endroit un effet central et qui me place, moi, d'emblée, *quelque part*.
Les enfants comme moi de quinze ans cherchent à résoudre d'être là, vivants, avec un corps, parmi tous ces autres de plus difficiles à contenter, supporter, comprendre.

L'énigme au fil des années s'est épaissie, assombrie, on s'éloigne de plus en plus vite de la très ancienne clarté triomphante d'un petit corps heureux enfant, assis dans l'eau fraîche, l'herbe, sous le ciel, nez dans les parfums capiteux des femmes ou corps épais plein de chair entrapercu d'une aïeule.

Alors un jour le sexe tient lieu de promesse. Il y a ce creux au centre de soi, on sait qu'il fait partie du corps comme les mains qui écrivent, les pieds qui courent, les oreilles qui entendent, mais guère plus ; pour les garçons c'est plus facile, ça s'empoigne, ça se voit, ça se caresse. Un creux, c'est différent. On sait tôt qu'il sera pénétré, que c'en est le destin sexuel, quelle part il contient donc de l'autre corps, à faire advenir jusqu'à soi.

Il y aura donc bien, un jour, la première fois que l'autre sexe vienne s'établir au mien, un premier désir suffisamment établi pour aller jusqu'à cette autre peau, il n'en existera plus de semblable ; c'en est en quelque sorte le plus naïf, le plus simple, le plus enfantin, sans rien savoir de ce vers quoi il avance, énorme, absolument rien.

Ce n'est pourtant pas, en réalité, l'objet de ce que j'écris ici, le récit que j'en fais, ni son centre.
Ce que j'écris ici n'est pas le premier sexuel.
C'est ce qui, immédiatement après, l'obture.